

Le scolastisme

« Les phrases négatives, c'est quand les grandes personnes nous parlent ». Un grammairien de 8 ans avait un jour lumineusement défini l'action éducative.

Vous connaissez la situation du psychiatre fonctionnaire ou de l'infirmier à la fois soignant et gardien d'aliénés, qui doit à la fois garder les aliénés et les libérer.

La situation d'un instituteur de ville soumis au règlement et aux coutumes d'une école de 1.100 enfants lui est comparable. L'instituteur fonctionnaire, à la fois éducateur et gardien d'irresponsables. Dans les circonstances défavorables la seconde de ces fonctions devient prépondérante. En l'absence d'autres solutions, l'autoritarisme fleurit. Cette pédagogie à base d'interdictions ne peut produire des hommes libres mais seulement des infirmes mentaux. Nous lui reprochons notamment :

- de bloquer l'accès au langage (au sens large) et de tarir les sources de création.
- de monter des mécanismes d'inhibition non contrôlés qui retardent l'acquisition de la maîtrise volontaire.

Mais alors qu'il est si facile d'incriminer la médiocrité des éducateurs, nous voulons mettre en évidence la situation qui, non seulement, attire les médiocres, mais les produit en détériorant autant les éducateurs que les éduqués.

En groupant sous le terme de scolastisme des symptômes qui sont réactionnels d'un milieu pathogène, nous voulons attirer l'attention de l'opinion et des pouvoirs publics — comme cela a été fait pour l'hospitalisme.

Psychologues et sociologues découvriront alors que vie en troupeau et vie en groupe ne sont pas synonymes, qu'il est vain et finalement coûteux de vouloir éduquer « à la chaîne ».

Le « scolastisme » chez les maîtres

L'école traditionnelle est rendue acceptable par les qualités humaines et le dévouement des maîtres qui périodiquement ont droit aux hommages officiels des gens à l'abri.

L'instituteur — comme ailleurs l'infirmier — a pour mission d'éviter les heurts, de limiter les dégâts, d'encaisser les responsabilités : de servir de tampon entre les individus vivants et des structures, des institutions inadéquates et figées.

Quand le volume et la rigidité de la société croissent, la situation de tampon devient pénible. Très vite, l'éducateur devient essentiellement gardien d'un ordre qu'il n'a pas choisi. Pour lutter contre l'angoisse de dépersonnalisation et d'impuissance liée à cette fonction, les individus réagissent selon leur caractère.

Les « bons maîtres » s'identifient à leur personnage en affirmant de plus en plus une supériorité fictive constamment menacée. Coupés petit à petit de relations humaines normales, ils deviennent les gardiens, les pions, les pédagogues patentés, sûrs d'eux-mêmes, au maintien rigide, au verbe impératif, ils atteignent la retraite puis souvent s'écroulent.

Le « flegmatique » en a pris son parti. Il regarde sa montre. A l'heure juste, il laissera sa blouse et son personnage et retrouvera dans la rue une allure et une voix humaines. Sa personne n'entre pas à l'école, son personnage n'en sort pas. Bricoleur, sportif, artiste ou militant, ses raisons de vivre sont hors de son « petit métier ». Mais l'unité de sa vie...

Le « passionné » aurait pu faire un bon éducateur, c'est un mauvais fonctionnaire. Il se cogne douloureusement aux limites étroites... Réactions d'asphyxie : il s'oppose stérilement à d'autres fonctionnaires aussi impuissants et irresponsables que lui. Puis il se résignera, deviendra raisonnable. Le malin, faute de pouvoir changer la situation, changera de situation — à temps.

Il est évident que la plupart du temps les métiers sont choisis plus ou moins consciemment. Et devant un cas de névrose, il est facile de dire : « Il avait bien choisi son métier ! ». Là n'est pas la question.

Certains métiers élèvent et épanouissent l'individu :

— celui de médecin peut-être et d'éducateur.

D'autres l'enfoncent et le sclérosent :

— celui de gardien par exemple.

Nous essayons en changeant les conditions et la définition de notre métier de nous garantir contre notre maladie professionnelle : les troubles mentaux.

Le « scolastisme » chez les enfants

Isolés du monde extérieur et coupés de leurs intérêts actuels, les élèves, assis, bras croisés écoutent la leçon au programme puis lisent ce qu'il faut lire, écrivent sous la dictée, corrigent leurs fautes, font des exercices et récitent ce qu'on leur a donné à apprendre. Ceux qui réussissent sont récompensés. Ceux qui échouent ou désobéissent sont punis. Ce sont les mauvais élèves. Le maître, assis à la chaire, apparaît en buste et domine la foule. Il sait, il enseigne, il ordonne, il juge, récompense et punit. Il est le droit et la force. Ce n'est pas une caricature. Le maître fait le travail pour lequel il est payé ; il fait la classe. On ne peut lui demander de connaître et de s'intéresser à chacun des quarante enfants qu'il ne gardera qu'un an : on ne le lui demande pas non plus. Ses efforts pour humaniser son enseignement ont été annulés par l'ambiance. Maintenant, ils sont nuls. Nous n'envisageons pas le cas d'un maître surmené dont les réactions humaines risqueraient d'être nocives. Mais nous prétendons que cette forme d'enseignement tolérable et bien tolérée au temps où les enfants pouvaient agir, vivre et faire des expériences hors de l'école devient insuffisante et nocive dans un milieu urbain surpeuplé où les enfants quittent les interdictions de l'école pour celles de l'appartement, ne cessent de recevoir passivement l'apport du maître et du manuel que pour entendre la radio, n'ont plus jamais l'occasion d'agir librement.

Nous essaierons de dégager les aspects de la pédagogie qui nous paraissent générateurs de troubles :

— coupure entre le monde réel vécu par l'enfant et le monde scolaire. Les acquisitions scolaires ne servent que dans l'école (Clovis, les problèmes d'arpentage, les doubles décilitres, les pronoms démonstratifs ne sont pas du domaine courant). Par contre, l'école ne répond pas aux questions que l'enfant du reste n'a pas à poser.

Les tâches scolaires, privées de motivation profonde, ont besoin de stimulants artificiels : notes, classements, récompenses, punitions, chantages affectifs familiaux sont indispensables. Quand ces stimulants s'avèrent inopérants on se trouve devant des cas de désintérêt graves qui bloquent l'enfant intellectuellement (cas de familles hostiles à l'école).

— carence de contacts humains réels.

L'enfant n'a pas à côté de lui un homme mais en face et au-dessus de lui un buste.

Ses rapports avec ce buste sont plus des relations entre deux personnages dont le rôle est défini que des rapports humains libres.

L'élève dans la fourmilière n'a pas devant lui une autorité humaine, un homme dont il a besoin pour grandir, mais des fonctionnaires qui appliquent tant bien que mal des règlements inapplicables : des personnages qui interdisent mais qui tolèrent, provoquant ainsi une insécurité profonde due à l'absence de véritable autorité.

— l'absence de responsabilité est anti-éducative.

De 13 à 18 ans, les élèves, irresponsables comme des animaux, ne doivent jamais échapper au regard des surveillants. « C'est toi qui nous guette, ce soir ? » demandait un petit. Aux conséquences directes de leurs actes, le maître doit substituer une sanction. Transformant sans cesse les erreurs et les échecs en fautes morales, l'« éducateur » substitue la culpabilité à la responsabilité.

Existe-t-il meilleure culture de la névrose ?

— carence de milieu social enfantin libre.

La classe autoritaire n'est pas un groupe vivant. L'œuvre collective est accidentelle.

La collaboration s'appelle tricherie. Le groupement s'appelle bande. La vie sociale embryonnaire née aux récréations est combattue en classe : elle gêne.

— les soi-disant nécessités de la discipline provoquent un conditionnement à base d'inhibitions qu'il est convenu d'appeler éducation. Spontanéité, initiatives et création dégénèrent faute d'emploi et sont ordinairement combattues.

Chez un sujet sain, dans un milieu familial sain, il est rare que les seules conditions scolaires déterminent des troubles : il n'y a qu'un gaspillage de possibilités. Mais il est normal de dire que troubles familiaux et scolaires sont liés.

Le milieu scolaire urbain actuel ne joue que rarement un rôle correcteur ou compensateur. Où est sa valeur éducative ?

Par contre, il suffit souvent de déscolariser pour obtenir des améliorations spectaculaires même dans les cas où la famille est déficiente.

Nous attendons que des études scientifiques viennent infirmer ou confirmer les résultats de nos observations partielles.

F. O.